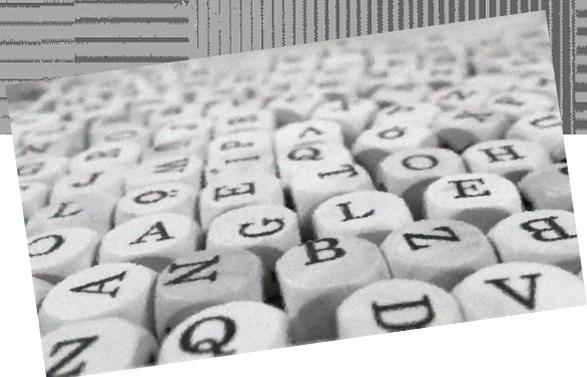


LA GAZETTE
DE LA 18ÈME
EDITION DU FESTIVAL
REGARDS CROISÉS

REGARD'AILLEURS

N°7

29 mai 2018



Aujourd'hui :
19h30 LA MALADIE DE DETER de Nicola Wilson
FANTASIE POUR TÉLÉPHONES PORTABLES de Pauline Noblecourt
en Lever de rideau

à l'issue de la lecture, rencontre avec Nicola Wilson et les traductrices Gisèle Joly et Adélaïde Pralon

L'ÉDITO

VINGT-NEUF MAI DEUX MILLE DIX-HUIT. MARDI. DIX-NEUF HEURE ET TRENTE MINUTES. FRANCE. GRENOBLE. NOUVEAU THÉÂTRE
SAINTE-MARIE D'EN-BAS. MALADIE. DETER. PICOTIN. CENT. QUATRE-VINGT-TREIZE. QUATRE-VINGT-SIX. SOIXANTE-DIX-NEUF.
SOIXANTE-CINQ. MALADIE. DETER. PICOTIN. PAS DE MAIS, NI DE SI, NI DE ET.

Après de longues nuits de veille. Après avoir voyagé dans les mots, par les mots. Après s'être sentie cow-boys, Antigones. Après avoir
avoir fait le cirque, les enfants.

La Gazette prend fin.

Le Festival aussi.

VINGT-HUIT MAI DEUX MILLE DIX-HUIT. LUNDI. DIX-NEUF HEURE ET TRENTE MINUTES. FRANCE. GRENOBLE. NOUVEAU THÉÂTRE
SAINTE-MARIE D'EN-BAS. AKILA. TISSU. ANTIGONE. CENT. QUATRE-VINGT TREIZE. Euh. Quatre-vingt sept ? Quatre-vingt six ?
PAS DE MAIS, NI DE SI, NI DE ET.

Chouchou, Boubou, Rominou et les autres. Tout le monde est fatigué, on a tout donné !

VINGT-SEPT MAI DEUX MILLE DIX-HUIT. DIMANCHE. DIX-NEUF HEURE ET TRENTE MINUTES.
NON PARDON, LE WEEK-END C'ÉTAIT DIFFÉRENT. DIX-HUIT HEURE ALORS ? SEIZE HEURE ?
PAS DE MAIS, NI DE SI, NI DE ET.

On ne trouve plus les mots.

VINGT-SIX MAI DEUX MILLE DIX-HUIT. SAMEDI. DIX-HUIT HEURE. Peut-être ...

Des angoisses.

VINGT-CINQ MAI DEUX MILLE DIX-HUIT. Voyage. C'est tout.

Des rires.

VINGT-QUATRE MAI DEUX MILLE DIX-HUIT. JEUDI. FRANCE. GRENOBLE. Je ne sais plus. Ne sais plus comment dire.

Des regards.

VINGT-NEUF MAI DEUX MILLE DIX-HUIT. Le début. Non ?

Ne sais

Ne sais plus

Ne veux pas oublier

La maladie de Deter de Nicola Wilson

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Gisèle Joly et Adélaïde Pralon

avec le soutien de la Maison Antoine Vitez

« Il paraît qu'il faut penser cinq fois à une chose avant qu'elle soit stockée dans la mémoire. Mais en réalité, on se souvient que du souvenir du souvenir. Pas du moment lui-même. » (La Maladie de Deter)

L'autrice anglaise Nicola Wilson plonge le lecteur dans les méandres de la maladie d'Alzheimer familiale avec sa pièce *La Maladie de Deter*.

L'équipe de la Gazette, a rencontré Nicola Wilson pour nous présenter son texte et son travail d'écriture.

Dans votre pièce, l'importance donnée aux mots est très forte. Pourquoi avoir choisi la mémoire des mots et leur puissance évocatrice pour aborder la maladie d'Alzheimer ? Pourquoi avez-vous choisi précisément des mots peu communs comme « malacologue » ou « hanneton » ?

L'expérience de Megan est unique parce qu'elle risque d'avoir héritée de cette maladie et de la développer très jeune. La perte des mots, ou la peur de perdre les mots, les lui rend fondamentalement plus précieux ; il me semblait donc naturel qu'elle ait une affinité particulière pour le langage et se réjouisse de tous ses particularismes.

Les scènes ne suivent pas un déroulement chronologique. Comment vous est venue l'idée de désorganiser le temps ?

J'ai volontairement décidé de raconter l'histoire de façon

non linéaire. Comme les sujets atteints de démence effectuent souvent de brusques sauts dans le temps, passant sans arrêt du monde des souvenirs (faux ou imaginaires) au présent, j'ai fait le choix de traduire cette expérience-là dans la structure de mon histoire et donc, en quelque sorte, d'infliger la maladie d'Alzheimer à la pièce.

Est-ce que, selon vous, le fait d'écrire sur la maladie nécessite d'appliquer un processus de détérioration ou de déconstruction à l'écriture même ? Quelles ont été vos méthodes de travail pour parvenir à cette structure globale à la fois désordonnée, discontinuée, décomposée et en même temps très claire pour le lecteur/spectateur ?

Comme je l'ai expliqué plus tôt, j'ai cherché à « infliger la maladie d'Alzheimer » à la structure même de la pièce. Aussi, quand j'ai commencé à écrire, j'ai essayé d'imaginer tous les petits moments dont Megan pourrait se souvenir lorsqu'elle repasse le film de sa vie. J'ai écrit chaque scène sur une nouvelle page, sans les numéroter. Puis je les ai toutes imprimées, j'ai étalé les scènes par terre et je les ai réarrangées – un peu comme un morceau de musique, j' imagine – en écartant certaines séquences et en créant des passerelles entre d'autres. J'ai même écrit une scène à l'envers dans l'espoir que les spectateurs, tout en luttant pour comprendre le sens des échanges entre les individus, saisiront les émotions inhérentes à la scène. Et qu'en essayant ainsi de rattraper le fil du dialogue ils pourront éprouver concrètement la confusion mentale propre à la démence.

Les didascalies contiennent des éléments très précis. Est-ce que chaque détail a pour vous une importance capitale ?

Il est difficile de répondre à la question sur des didascalies sans exemples précis. Certaines font référence à un test de mémoire de dépistage de la maladie (*Mini Mental State Examination* ou *test de Folstein*), et leur exactitude est donc primordiale. Par exemple, quand il est demandé à Megan de faire un dessin ou d'imiter un geste. Ces gestes seront plus tard repérés par son

mari et son fils dans des moments d'émotion intense et sont donc minutieusement choisis. D'autres didascalies, en revanche, servent à caractériser un personnage ou à décrire l'atmosphère d'une scène et sont plutôt des indications pour les acteurs que des instructions de mise en scène.

Comment avez-vous fait pour représenter ces personnages qui sont en train de perdre pied, qui ne maîtrisent plus rien ?

Beaucoup de choses dans la vie échappent à notre contrôle, je me suis donc contentée de puiser dans ma perception de la condition humaine et d'imaginer ma propre peur si je me trouvais dans la même situation inextricable.

Quelle est l'importance de cette chanson récurrente : *Ain't It Great to Be Crazy* ? Pourquoi avoir choisi cette comptine traditionnelle anglaise ?

C'est une chanson enfantine que j'ai été obligée d'écouter en boucle pendant de longs trajets en voiture avec mes enfants ! C'est le genre d'air qui vous rentre dans la tête et refuse d'en sortir. Les paroles, qui en même temps glorifient et tournent en dérision la perte d'inhibition, me semblaient illustrer avec une ironie cruelle le parcours de Megan.

Dans la pièce, la maladie influence considérablement les relations mère/fille : avec des scènes surréalistes entre Megan et sa mère et des scènes où Megan appelle sa fille maman. Au-delà d'un retour à l'enfance, pensez-vous que cette maladie brouille les contours des êtres, la frontière entre la réalité et le fantasme ? Megan peine à parler de sa maladie avec ses enfants. Faites-vous une analogie entre les difficultés de communication intergénérationnelles et les difficultés à parler de la maladie ?

Oui, je crois que Megan a l'impression que son avenir est totalement prédéterminé et incontrôlable, ce qui la terrifie et dicte nombre de ses décisions. Je crois en effet que la maladie d'Alzheimer et la démence sont encore des sujets tabous et j'aimerais beaucoup que cette pièce aide à élargir le dialogue entre les générations sur ces questions. Lorsque Megan est perdue, dévastée par les ravages de la maladie, elle revient régulièrement sur les moments les plus douloureux de sa vie. Sa mère lui avait tenu certains propos cruels, et elle n'a jamais su si c'était un symptôme de la maladie ou une vérité brutalement révélée par la perte d'inhibition. L'absence d'autocensure nous conduit-elle à une plus grande sincérité ? Ou cela signifie-t-il que rien de ce que nous disons ne mérite d'être cru ? Megan tiendra les mêmes propos cruels à sa fille, revivant sa propre expérience tout en condamnant Lila au même cycle de doute et de haine de soi qui avait empoisonné sa relation avec sa mère. La vie est ainsi faite.

Propos recueillis par Léo Bourgeon et Théo Stival, aidé-e-s à la traduction par Gisèle Joly, Adélaïde Pralon et Léa Saget



© J.P. Angei

COUP D'ŒIL AUX TRADUCTRICES GISÈLE JOLY ET ADELAÏDE PRALON

Comment avez-vous traduit les mots tel que «chaussure» ou «picotin» qui ramènent les personnages à des événements précis de leur vie ? Ont-ils la même signification dans la traduction que dans la version d'origine ?

De tous les mots que vous citez, tous sont des traductions parfaitement habituelles des mots anglais – *shoe*, *malacologist*, *cockchafer* – sauf un : « picotin ». Là, il a fallu un peu se triturer les méninges pour faire honneur au jeu de mots, puisque le mot *cowlick* signifie à la fois un épi (ou mèche de cheveux qui part en sens contraire) et une sorte de danse folklorique écossaise. Nous avons finalement opté pour ce synonyme de ration d'avoine quand nous avons découvert qu'il avait existé une danse villageoise du picotin ! D'autant qu'il avait le bon nombre de lettres pour faire un scrabble.

Avez vous pris des libertés pour la traduction de la chanson *Ain't It Great to Be Crazy* ?

Pas tant que ça... Évidemment, nous avons regretté que la comptine soit inconnue en France, mais il était très important que le sens et l'humour des paroles puissent passer en français, d'où notre décision de la traduire. Nous avons écouté plusieurs fois la chanson anglaise pour caler les paroles sur la mélodie. Il fallait respecter le nombre de pieds, l'esprit du texte et trouver des rimes. Face à ces contraintes, on peut considérer que nous avons été assez fidèles !

Propos recueillis par Léo Bourgeon et Théo Stival

Interview Émile Lansman, éditeur

La maison d'édition Lansman a aujourd'hui 29 ans. Elle avait pour but de publier deux textes d'auteurs belges par an. Aujourd'hui elle recense exactement 1200 ouvrages. D'où est venu le désir de sa création ? Comment s'est développé le projet pour arriver à un tel catalogue ?

Tout ce chemin n'était pas prémédité. J'ai toujours été actif dans le domaine du théâtre ; en 1985, j'ai pris la direction de l'association «Promotion théâtre». Nous allions voir le travail de jeunes en atelier (scolaire surtout) et nous nous rendions compte qu'ils jouaient toujours la même chose: Molière, Shakespeare, Anouilh, Tardieu parfois. Nous nous sommes dit, ainsi qu'aux professeurs qui animaient ces ateliers: Pourquoi vous ne jouez pas de textes écrits par des auteurs d'aujourd'hui qui parlent du monde d'aujourd'hui ? La réponse était simple:

ils n'en trouvaient pas ; en cherchant je suis arrivé à la même conclusion. Alors nous avons lancé un appel à textes. Et dans une communauté où on disait qu'il n'y avait pas d'auteurs dramatiques, on a reçu 97 textes de 93 auteurs en trois mois. Nous avons primé deux textes à deux personnages, mon association les a édités et diffusés mais comme ils n'étaient pas jouables par des ateliers de jeunes, elle n'a pas été plus loin. C'est comme ça que j'ai décidé de créer cette maison d'édition, qui devait effectivement publier deux pièces belges par an. Le premier auteur publié était Sony Labou Tansi : ni belge, ni inconnu (on en parlait même pour le prix nobel de littérature à l'époque). Ce que je pensais être un problème belgo-belge était un problème général de l'édition théâtrale. Nous avons fait le choix de publier des auteurs belges et francophones encore moins valorisés : les auteurs africains. C'était là notre ligne de départ, nous pensions que les Français avaient assez d'éditeurs donc pas besoin de nous, les Québécois non plus. Il s'est avéré en cours de route que ce n'était pas tout à fait vrai, et nous avons donc étendu notre champ de recherche à toute la francophonie.

Vous êtes un acteur important de la diffusion des écritures contemporaines. Quel regard portez-vous sur ce festival ?

Au départ, quand un auteur africain venait, il avait comme une étiquette «Africain» collée dans le dos, et je me suis dit que nous aurons réussi notre mission le jour où on ne dira plus «c'est un bon auteur africain», mais qu'on dira plutôt «c'est un bon auteur». Nous nous sommes vite rendu compte que ce brassage demandait un énorme travail. Heureusement nous avons été aidés et soutenus tant dans le plaisir de lire et partager du théâtre

que dans la découverte d'auteurs, venus d'ailleurs notamment. Grâce à des associations comme Troisième bureau, le festival des Francophonies à Limoges, le Tarmac à Paris et bien d'autres. Nous nous sommes très vite rendu compte que nous formions ensemble une famille qui a pour devoir de se situer dans un climat de solidarité, surtout sans complaisance : le pire serait de dire «Pour un auteur africain [ou] Pour un auteur caribéen, c'est pas mal». Je n'ai jamais eu des exigences différentes pour un auteur en lien à son origine. Donc effectivement, un festival comme celui-ci qui est aussi une action à l'année est complémentaire à ce que les éditeurs font, dans tous les sens d'ailleurs. Oui, l'éditeur choisit un texte, travaille avec l'auteur et trouve une vitrine dans ces festivals ; mais cela fonctionne aussi dans l'autre sens:

des textes qui sont d'abord travaillés dans des associations telles que celle-ci nous arrivent avec déjà une forme de maturité, ce qui parfois nous évite de passer à côté de certaines pièces. Notre travail n'a de sens que s'il est complémentaire par toute une série de biais qui valorisent ces auteurs, leur donne la parole, les mettent en lecture et puis les créent. Car aujourd'hui, on est face à des auteurs «génies virtuels» : primés, lus, mais rarement sur scène sinon grâce à des copains, dans des petites salles et des petites tournées. C'est ce qui me pose un problème moral et qui me fait apprécier doublement des actions comme le festival Regards croisés.

Le thème du festival cette année est «La diversité en question». Vous-même favorisez une grande diversité dans vos choix d'édition au point qu'il est parfois reproché aux éditions Lansman de ne pas avoir de ligne éditoriale. En quoi est-ce important pour vous d'éditer des textes très éclectiques ?

Je ne me suis jamais imposé de quota de femmes dans mon catalogue par exemple. L'année dernière on me reprochait de ne pas utiliser l'écriture inclusive ; j'ai répondu qu'il me semble y avoir des combats plus importants à défendre : l'égalité des salaires par exemple. Et puis je publie autant d'auteurs femmes que d'auteurs homme, c'est ma façon de me battre pour l'égalité. De même, je ne m'impose pas de quota pour les auteurs africain ou caribéen. Avec mon équipe nous recevons des textes qui sont des paroles d'hommes et de femmes et nous publions ceux qui nous touchent le plus et qui portent des messages forts entrant dans mes deux objectifs : 1-lire le théâtre, 2-donner des envies de création. Cette diversité est naturelle chez moi. Après il est vrai que pour assurer cette diversité nous devons moduler nos choix ; il se trouve qu'un Africain a plus de chances qu'un



Français métropolitain (2 ou 3 textes sur 6 reçus contre environ 1 sur 20). Ce que j'attends d'un auteur c'est qu'il me donne sa vision du monde, sa subjectivité. Il y a quelque temps une étudiante a fait des recherches sur nos 100 premières publications. Elle a conclu que nous publions surtout des textes qui mettent en scène des «paumés pathétiques» dans le sens où ils semblent perdus dans le monde qui les entoure mais ont une énergie qui les pousse à avancer et à vivre leur vie malgré tout. Je pense qu'elle a en partie raison. Cependant ça ne veut pas dire que les textes que nous publions sont sinistres ou trop sérieux. Par exemple les Africains ont tendance à développer ce que j'appelle la «comédie dramatique», c'est à dire dénoncer les travers du monde grâce à un humour piquant. Je suis donc heureux que l'on mette ce thème en avant car je pense qu'il faut arrêter de faire des distinctions entre les auteurs et leurs façons d'aborder leurs textes simplement par leurs origines.

Hier nous avons lu, AKILA-LE TISSU D'ANTIGONE de Marine Bachelot Nguyen, dont vous avez déjà publié deux pièces. Dans la présentation de sa pièce *Le Fils* sur le site de la maison d'édition, vous la décrivez avec un coup de cœur. Quelles caractéristiques de son écriture vous marquent ? Comment décrieriez-vous son travail ?

Je ne connais Marine que depuis quelques mois, je l'ai

rencontrée à Avignon l'été dernier. Elle y présentait deux spectacles et une lecture d'*Akila* justement et j'ai assisté aux trois. Pendant une discussion j'ai entendu que ses textes n'étaient pas édités. J'avais été soufflé par, bien sûr la mise en scène et le jeu des comédiens, mais surtout par la qualité et la simplicité de son écriture, mais aussi les thématiques qu'elle aborde. J'ai beaucoup apprécié que sa mise en page soit plus classique que celle que je retrouve beaucoup dans des textes contemporains où il faut 4 lignes pour dire «je vais à l'école». Je ne dis pas que ce genre de textes est mal écrit mais la systématisation de ce processus de retour systématique à la ligne, ce n'est pas ce qui m'intéresse. J'ai eu un vrai coup de cœur pour les textes de Marine ; je lui ai donc proposé de la publier comme auteure maison. Deux de ses textes sont sortis jusqu'à présent et on va ré-éditer *La place du chien* déjà publié chez une toute petite maison d'édition. Et j'ai déjà mis une option sur son prochain texte lu ce soir parce que je trouve ça très intéressant au niveau de la thématique, de la façon d'écrire. J'aime beaucoup sa simplicité, sa linéarité et en même temps le propos qui est très dense.

Propos recueillis par Romain Mourgues et Léa Saget

Interview

Fantaisie pour téléphones portables de Pauline Noblecourt

Pour ce quatrième et dernier «Lever de rideau», Pauline Noblecourt nous présente *Fantaisie pour téléphones portables*, un texte chorale dans lequel une traque aux téléphones mobiles et aux voitures est lancée. *Regard'Ailleurs* est allé à la rencontre de l'autrice.

Ce texte est une commande de Troisième bureau pour les «Levers de rideau», comment vous-êtes vous approprié les contraintes d'écriture ?

J'ai beaucoup tourné autour, d'abord. La difficulté (de mon point de vue) était de parvenir à trouver une dynamique théâtrale à l'intérieur d'une forme chorale qui, au premier abord, invitait plutôt au récit et à la narration. Le fait de ne pas pouvoir distribuer les répliques était un beau défi. Paradoxalement, ce sont les contraintes les plus concrètes qui m'ont guidées : tout est parti du «noeud marin». J'ai réfléchi à ce que l'on pouvait vouloir attacher, ce à quoi l'on était attaché et la question de la technologie est arrivée très vite, avec, en creux, l'image de ces activistes qui s'attachent à des arbres pour les sauver. La question du chœur s'est résolue en déroulant cette idée : puisqu'il était question d'un attachement qui nous concerne quasi tous et toutes, travailler l'unanimité, le consensus, amenait à mon sens également la question «d'être à sa place», en tant qu'individu, au sein du groupe. Ainsi j'ai essayé de faire en sorte que la contrainte de forme (le chœur) rejoigne la contrainte de fond (le thème) et qu'elles se nourrissent l'une de l'autre.

Le titre m'a fait penser à un nom de partition de musique classique, («Concerto pour deux violons» par exemple). Que représente ce titre, pour vous ?

Oui, l'idée de la musique était présente en toile de fond. L'idée était d'abord d'insister sur la légèreté du texte, qui prend pour départ une situation un peu absurde, un peu folle. Mais aussi d'interroger le statut de ce chœur, de me demander si ce collectif ne finissait pas par perdre en humanité, par devenir lui-même une mécanique, une machine.

Vous ne précisez pas dans quel univers les personnages évoluent. Peut-on considérer qu'il s'agit d'un possible futur de

notre monde ?

Pas vraiment. Plutôt un futur loufoque, un futur qui n'a aucune chance d'advenir mais sert à éclairer, je pense, certains aspects de notre présent. Une expérience de pensée, si l'on veut. L'idée était de prendre pour acquis quelque chose qui n'a pas grande chance d'advenir (et qui pourtant, au vu de la menace climatique, serait nécessaire) : une société qui fait le choix de la décroissance radicale. Et c'est la mise en contraste qui m'intéressait pour réfléchir aux blocages, aux attachements, à ce qui nous lie, nous, aujourd'hui, à un certain mode de vie. Ce qui nous empêche, aussi, de faire certains choix qui pourraient nous sauver.

RIEN À VOIR :

Pourquoi ?

Pourquoi pas ?

Quelle question poseriez-vous à la diversité ?

J'ai un peu du mal à répondre à cette question : quelle que soit la diversité qu'on envisage, je ne vois pas comment la concevoir comme un acteur unique à qui l'on pourrait poser des questions.

Un regard marquant ?

Celui des gens en colère.

Un mot ?

Indiscipline

«Je te défendrai, ma petite Orphée. Tu m'as toujours loyalement servi, tu es une part de moi-même, je ne t'abandonnerai pas.» (*Fantaisie pour téléphone portable*)

Propos recueillis par Léa Saget

Flashback

UNE SEMAINE DE FESTIVAL :

Bon alors ça c'est pas évident. Comment résumer le festival, l'expérience de la Gazette, les rencontres fortes et folles avec l'équipe, les auteurs et autrices dont certain·e·s m'ont vraiment marqué·e·s (#KT #NDV), les comédien·e·s, les festivalier·ère·s, les interviews, l'écriture constante de textes pour informer, récapituler, «mirager», le rush pour finir le papier à l'heure, les courses à vélo pour amener la Gazette au théâtre sous la pluie dans ma chemise blanche, la fatigue, les rires, les lectures chaque soir, tout ça tout ça ? Peut-être que si je devais laisser un dernier mot pour la Gazette *Regard'Ailleurs* et surtout pour vous qui avez lu la Gazette chaque soir et pour qui on a fait tout ça, ce serait merci. Merci de ne pas m'avoir trop envoyé bouler quand je revenais pour la deuxième, troisième, dixième fois vous demander si vous aviez bien la Gazette.

Guillaume Tourdias

Depuis une semaine nous sommes sur le qui-vive.
On sait où tu te caches !
Depuis une semaine nous préparons des interviews aux petits oignons.
Je suis content.
Depuis une semaine nous distribuons la Gazette.
Boloss !
Nous avons partagé un moment de théâtre avec vous.
Ce projet est né d'une / colère.
Nous avons partagé des rires avec vous.
Je vais dans le parc chercher de l'inspiration.
Nous avons partagé des textes avec vous.
C'est incroyable la vitesse à laquelle vous avez tout mangé.
Aujourd'hui nous nous disons au revoir,
Non mais comment tu parles à Boubou ?
Mais après trois ans que je reviens, vous le savez bien, ce n'est qu'un au revoir.

Romain Mourgues

Dernière gazette. Déjà ? Meuh non ! Je ne suis pas d'accord ! Alors quoi ? Ça veut dire que c'est fini ? Les pâtisseries de Léo et Romain, le café de Guillaume ? Les crises de mise en page d'Alice ? Les chansons de Théo ? Les répliques nanardesques d'Anthony ? C'est fini aussi les rencontres avec les auteur·trice·s ? Les prises de tête pour savoir comment finir ma phrase ? Les soirées passées sur les derniers sièges du théâtre, tout là-haut sous la régie ? Bon...Fort bien.

...
Qu'est-ce que je vais faire de mes journées maintenant ? Chercher de nouveaux textes et creuser un peu dans les sujets soulevés par les pièces lues pendant le festival je suppose. Et puis écrire, encore, puisque la page word n'est pas décidée à se fermer. Alors certes je suis fatiguée et j'aimerais dormir pendant les six prochains mois mais je suis contente de vous avoir fait partager un peu des coulisses du festival. Merci de ne pas avoir fui quand nous vous assaillions avec nos gazettes et, surtout, de nous avoir lus.

Et à cette bande de boloss qui ont fait de cette gazette ce qu'elle est; un grand mélange d'interviews et de jeux de mots (parfois vaseux ; merci.

Léa Saget

Troisième année de festival
Bientôt je ne compterais plus les années
Promis.

Une parenthèse hors du temps
Une semaine tout simplement
Dédiée au théâtre.

Des rencontres textuelles et humaines
Inoubliables.
Et la sensation qui constamment s'accroît
D'être chez soi.
Une envie de revenir
Qui m'accompagne.

Merci les copains de la Gazette, Bernard, Cécile, Chloé, Yolaine, Léa, George, Julie, Kouam, Marine, Lluïsa, Laurent, Faustine, Gwendoline, Philippe, Romain, Nicola, Pauline, Émile, Bérénice, Penda et les nombreux·ses autres.

Toutes les nuits ont une fin.

Headin' for the islands
We're ready man and packed to go Ooh
When we hit those islands
There's gonna be a big hello Ooh
Diggin' all the sunshine
It's easy not to say goodbye
Bye, Bye, Bye ...
Boney M - Gotta Go Home

Léo Bourgeon

Oùlà ! Je suis sûr qu'on va me demander d'écrire un compte rendu pour la gazette... ça m'angoisse, ça me tend, c'est terrible j'ai hyper envie de me planquer, mais bon tout le monde sait où je me cache ! En général, dans ce genre de situation quand on me demande, je me contente d'un seul mot (ou deux) que j'essaie de bien choisir histoire de résumer tout de même un peu mon état. C'est hyper boloss parce que vu que je dis presque rien bah... on me prend pour un jmenfoutiste désabusé. Alors que j'ai ressenti des tas de chose durant ce festival. C'est vrai quoi, beaucoup de textes m'ont touché, m'ont donné envie de voyager, de créer ou encore de faire de grandes veillées à l'ancienne à l'autre bout de la Terre. Rencontrer toutes ces personnes, presque vivre avec eux pendant une semaine ou encore travailler sur ces gazettes jusqu'au bout de la nuit.

Waouh. Incroyable !

Ah ! c'est pas mal ça, voilà, ils sont choisis ces deux mots ! Au cas où on me demande mon avis je dirais ceux-là : Waouh ! Incroyable !

AH !



© Jean Pierre Angei

Mirages

LA QUESTION

Par où commencer ?
Par le début ? Très bien. Mais où est-il, ce début ?
Caché dans les méandres de l'esprit, du texte.
Entre un passé parfois flou et un présent décousu.

Que dire ?
Quand la maladie arrive,
Bouscule tout ce que l'on a construit
Comme la mer qui grignote les falaises
Millimètre par millimètre.

Est-il alors possible de
Redevenir le maître de sa vie,
Sombrier sans emporter les autres ?
Alors se pose la grande question :
Par où (re)commencer ?

Léa Saget



QUELQUES UNS

Je ne veux pas. Mais qu'est-ce que je ne veux pas ? Me perdre.
Oui c'est ça ! Enfin je crois. Mais alors où pourrais-je me perdre ?
Sur le chemin. Dans mon esprit. Mais enfin, j'en suis le maître,
comment pourrais-je m'y perdre ?

Mais il y a autre chose. Autre chose de plus important que de
ne pas me perdre. Je le sens. Mais quoi ? Il faudrait demander à
quelqu'un. Quelqu'un doit savoir.

Quelqu'un ?

Quelqu'un Quelqu'un Quelqu'un Quelqu'un
Quelques uns ?

Parfois des échos me parviennent, des voix rassurantes, des fan-
tômes aux visages familiers. Ce n'est pas à quelqu'un que je dois
demander de l'aide mais à quelques uns !

Remonter le temps. Je dois remonter le fil de ma mémoire. Re-
trouver des noms, des images, des sons

Je ne veux pas. Je ne veux pas les perdre, les oublier!

.
.

Ne pas oublier qui?

Léa Saget



Anthony Herr

CONNAÎTRE / SE SOUVENIR.

Pour combattre son ennemi, il faut connaître son ennemi.
Pourquoi battre un ennemi, si on ne se souvient pas de son
ennemi ?

Qui est-il ?

Est-il ?

Quand on me parle on ne me parle que de lui.

Suis-je lui ?

Qui suis-je ?

Suis-je ?

J'étais ?

Si j'ai été, peut-être que je suis toujours.

Quand j'étais plus jeune...

On est forcément plus jeune avant quand j'étais plus jeune ça
ne veut rien dire. En tout cas avant plus jeune j'avais un nom.

Ce n'est plus important, je suis Deter.

Pour combattre son ennemi, il faut se souvenir de son ennemi.

Guillaume Tourdias



Directeur de publication : **Bernard Garnier**

Rédactrice en chef : **Alice Palmieri**

Assistée de **Anthony Herr**

Comité de rédaction : **Léo Bourgeon, Romain Mourgues, Léa Saget, Théo Stival, Guillaume Tourdias**

Merci à Renaud Arbaret, Yolaine Denise et Fanny D'Halescourt